

## Culture



**Françoise HERITIER-AUGE et Elisabeth COPET-ROUGIER (Eds),  
*Les complexités de l'alliance, Volume IV. Économie, politique et  
fondements symboliques*, Paris, Editions des Archives  
Contemporaines, Collection « Ordres Sociaux », 1994, XXII+198  
pages, 160 FF**

Jean-Claude Muller

Volume 14, numéro 2, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083544ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083544ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),  
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne  
d'Ethnologie

### ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Muller, J.-C. (1994). Compte rendu de [Françoise HERITIER-AUGE et Elisabeth COPET-ROUGIER (Eds), *Les complexités de l'alliance, Volume IV. Économie, politique et fondements symboliques*, Paris, Editions des Archives Contemporaines, Collection « Ordres Sociaux », 1994, XXII+198 pages, 160 FF]. *Culture*, 14(2), 144–146. <https://doi.org/10.7202/1083544ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne  
d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society /  
Société Canadienne d'Ethnologie, 1994

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des  
services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique  
d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de  
l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à  
Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

l'étude d'un mouvement qui est national par son échelle, fragmenté par son organisation, et intermittent et dispersé en termes d'événements et de relations.

À cette déception s'ajoute la grande faiblesse de l'exposé théorique de Cohen. La discussion repose sur une série de dichotomies conceptuelles peu convaincantes et plutôt sommaires entre le rationnel et l'irrationnel, le moral et l'immoral, et plus important encore entre la culture et la politique. Pour Cohen, la culture et la politique sont inextricablement mêlées. La politique suppose une lutte pour le contrôle de formes culturelles. Par conséquent, finalement « presque toutes les formes culturelles sont politisées et contestées » (p. 126). Pourtant, d'une certaine façon, la politique peut encore être distincte de la culture. Il est toutefois excessivement difficile d'imaginer une politique aculturelle et Cohen ne décrit pas cette créature étrange, pas plus qu'il n'explique pourquoi l'effort en vaudrait la peine. De même, il faut constater, à l'instar de Darcus Howe, l'un des organisateurs du carnaval, que la symbolique et la force politique du carnaval seraient moindres si elles se limitaient à de simples et vulgaires slogans politiques. Et le carnaval serait, comme le prétend Cohen, une sorte de relation de plaisanterie, qui camouflerait des tensions structurelles propres à l'état centralisé. Ce qui permet de prétendre que le carnaval se résume à « des politiques déguisées en formes culturelles » (p. 132) n'est toutefois pas clair. Bref, la façon dont Cohen conçoit la politique comme un domaine d'activités et d'expression ne répond pas aux possibilités théoriques que laissait présager cette riche ethnographie. Cette lacune est sans aucun doute attribuable au fait que Cohen s'est trop basé sur une documentation datant de plusieurs dizaines d'années. Il est dommage qu'il n'ait pas réussi à inclure, d'une façon ou d'une autre, l'explosion d'intérêt et de travail des quinze dernières années dans le domaine des études culturelles, plus précisément celui de la relation entre la politique, l'art et la communauté qui retient son attention. Bien que cette étude ne soit pas à la hauteur de ce qu'on pouvait espérer, elle a suffisamment de matière pour être fortement recommandée aux étudiants en ethnicité, politique et culture populaire.

Françoise HERITIER-AUGE et Elisabeth CO-PET-ROUGIER (Eds), *Les complexités de l'alliance, Volume IV. Economie, politique et fondements symboliques*, Paris, Editions des Archives Contemporaines, Collection « Ordres Sociaux », 1994, XXII+198 pages, 160 FF.

par Jean-Claude Muller

Université de Montréal

Cet ouvrage comprend six contributions et une introduction qui tente de leur trouver un fil directeur. Le premier texte, signé Marc Abélès, s'interroge sur le vocabulaire politique français qui emploie tout une terminologie métaphorique de la parenté et de l'alliance. Il y est question de « familles » politiques, de « fils » spirituels, d'« héritiers », de « filiations », d'« unions », d'« alliances » et même, assez récemment, de « cohabitation » voire de « mariage blanc » et d'« unions contre-nature. » Tout homme politique français reçoit sa légitimité d'une famille politique et se réclame d'un ancêtre vivant ou mort. Même le Parti communiste, le plus bureaucratique des partis français, ressortit à cette idéologie de la famille, mais dans un autre registre. Cet usage métaphorique de la parenté dans la vie politique française contraste fortement avec les usages britanniques. La parenté, surtout chez les conservateurs, y joue un rôle bien réel mais différent de celui qu'on lui fait jouer en France et le langage métaphorique n'y est jamais employé. L'auteur y voit une continuité entre le privé et le public en France qui « familialise » la sphère politique alors que les Anglais séparent conceptuellement les deux choses et pensent le politique sur un modèle associatif qui ne doit rien au langage de la parenté.

Nous restons dans le registre de la métaphore avec Françoise Zonabend qui nous restitue le langage dans lequel les habitants de La Hague (Normandie) parlent de leurs troupeaux. C'est encore en termes de parenté, mais souvent inversée, que les éleveurs discutent de leur bétail qui sont « comme des gens », les « gens » étant aussi des parents. La filiation bovine est matrilineaire : il y a des lignées matrilineaires où le taureau n'entre pas ou presque. A juste titre car bien souvent on pratique l'insémination artificielle. Malgré celle-ci, les éleveurs se donnent toutes les bonnes raisons, la plupart fictives, pour garder un taureau dans l'étable afin de réaffirmer symboliquement l'exclusivité des sexes et leur différence aussi bien dans le registre bovin qu'humain. Cette société minimise l'alliance; très

souvent les germains restent ensemble et ne se marient pas, donnant ainsi prétexte à des rumeurs d'inceste. L'auteur suggère que ces incitations latentes à l'inceste nimbent aussi les attitudes envers les stratégies d'accouplement du bétail : la théorie est que l'inceste père/fille et frère/soeur est le plus souvent délétère mais qu'il faut faire un rappel de sang avec des taureaux qui seraient en termes humains des cousins issus de germains, tout comme pour les humains mais, et c'est là le fantasme, on dit que certains éleveurs appariaient père/filles ou frères/soeurs qui, si ces appariements réussissent, donneraient de magnifiques bêtes. Il s'agirait là d'une réalisation qu'on se refuse à faire entre humains mais qu'on s'accorderait avec les animaux, et encore avec réserves. Les alliés sont vus comme des ennemis potentiels; ce statut se reflète aussi dans la disposition du troupeau constituant la dot qui reste souvent chez le père ou le frère de la propriétaire. L'aspect inceste est encore accentué par la disposition de la viande de son propre bétail qu'on insiste pour manger soi-même en famille. L'endo-cannibalisme est une sorte d'inceste alimentaire, avait déjà dit J. Pouillon, qui serait ici métaphoriquement une sorte de passage à l'acte au travers de membres, fussent-ils animaux, de la famille. C'est une étude qu'on aurait intérêt à comparer avec celles qui ont touché les mêmes problèmes dans le canton du Valais, en Suisse. Le bétail, comme l'avait vu Lévi-Strauss dans *La pensée sauvage*, ainsi que le rappelle opportunément l'auteur, est un indicateur très profond des mentalités de leurs maîtres.

Le texte suivant, d'Emmanuel Désveaux, intéressera tout particulièrement les ethnologues canadiens. Le propos de l'auteur est de débrouiller une fois de plus l'imbroglio de la question des territoires de chasse chez les Indiens subarctiques. Mais cette dernière tentative est peut-être la bonne. Après un rappel historique très lucide de l'état de la question et de ses avatars actuels — même si le problème est couché aujourd'hui en termes écologiques, les enjeux idéologiques restent semblables -, Désveaux décrit la situation des Ojibwa de Big Trout Lake où il a fait son terrain. Les groupes qui exploitent chaque hiver un territoire donné sont changeants; basés sur une parenté surtout affinale — on va chasser de préférence avec le frère de sa femme ou le mari de la soeur de sa femme. Ces groupes visent moins à établir un droit de propriété que de permettre au plus grand nombre d'individus composant la parentèle de connaître le plus de territoires possibles. C'est moins la propriété que la connaissance intime

du terrain qui compte. Lorsqu'un aîné, homme ou femme, meurt, il est coutume qu'il transmette à ses petits-enfants un ou plusieurs des dons particuliers que la société lui reconnaît, sauf sa personnalité chamanique qui se réincarne de façon particulière. Les grands-parents sont le plus souvent impliqués dans l'initiation des jeunes gens, garçons et filles, initiations qui induisent des visions aux sommets des arbres. Or ces arbres sont choisis par les grands-parents près de l'endroit où un de leurs propres grands-parents est mort pour que les facultés chamaniques de l'arrière-arrière grand-parent repassent ainsi dans un descendant de la cinquième génération, le tout se faisant de manière indifférenciée ou cognatique. Les parents d'un enfant choisissent, l'année de son initiation, un territoire de chasse où un tel ancêtre est décédé. C'est ici cette filiation « au long cours », ainsi que la caractérise l'auteur, qui dicte les territoires de chasse où l'on ira préférentiellement cette année-là. C'est la parenté et l'alliance qui délimitent un territoire collectif composé de sous-territoires plus ou moins contrôlés par ceux qui les connaissant le mieux et qui y invitent les membres de leur parenté; ceux-ci, à leur tour, les font profiter de leurs propres territoires, ce qui a l'avantage de mieux répartir les chasseurs sur le territoire global. C'est un jeu subtil entre territoire, affinité et filiation qui dicte les stratégies de chaque famille à un moment donné. L'auteur est pondéré et très prudent dans ses conclusions; il ne prétend pas que cette grille de lecture soit valable ailleurs dans l'aire subarctique mais ces variables pourraient — et à mon sens devraient — être testées ailleurs dans le Grand Nord canadien avec profit.

Anne-Christine Taylor s'attaque à un problème des plus exotique qui a fait couler beaucoup d'encre. Elle essaie d'expliquer les raisons profondes de la coutume des Indiens Jivaros de réduire les têtes d'ennemis. C'est un essai assez vertigineux qui passionnera tous ceux qui s'intéressent aux relations entre mythe et rite, sans parler de ceux, probablement plus nombreux, qui ont été intrigués par la coutume sans pouvoir en trouver une explication cohérente. Il s'agit d'amener un ennemi, mais un Jivaro tout de même, à se réincarner dans le groupe tueur. Ceci est fait lentement au cours de longues cérémonies très complexes qui sont justifiées en partie par une série de mythes à laquelle se réfèrent les protagonistes dans leur interprétation locale du rite. Cependant, l'affaire est beaucoup plus compliquée car elle vise à produire un pur affiné potentiel qui n'est ni affiné ni consanguin, ce qu'est tout conjoint normal

puisque le mariage modal est celui des cousins croisés bilatéraux qui, par définition, sont l'un et l'autre selon des modalités différentielles qui sont dignes des discussions byzantines sur le sexe des anges. C'est en ce sens que ce texte est périlleux et vertigineux car les personnages du mythe sont incarnés de façon multiformes, passant d'un statut mythique à l'autre au cours des cérémonies, sous forme de synecdoque. Les spécialistes de la région reprendront certainement la démonstration pas à pas, mais le résumé brillant qui nous est proposé fait sens et est un tribut aux intuitions de Lévi-Strauss, que cite l'auteur, entre cannibalisme et chasse aux têtes.

Pierre Bonte éclaire les relations entre filiation, alliance, statut des groupes et statut des hommes et de femmes dans le système de mariage dit arabe à partir de ses données mauritaniennes. Intitulé « Les risques de l'alliance », ce sont tous les enjeux du mariage qui sont exposés pour garder un équilibre entre égalité et hiérarchie. Ces stratégies sous-tendent les choix matrimoniaux dans un degré rapproché pour éviter les mésalliances et préserver l'honneur et le statut des hommes et des femmes. Les caractéristiques de ce système font que l'on peut soit mettre l'accent sur l'agnation soit sur la cognation; tout le monde étant parent à des degrés divers, l'alliance peut être employée comme élément constitutif des groupes par toute une série de manipulations et d'ajustements.

Le dernier chapitre d'Edouard Conte analyse un peu les mêmes problèmes mais en se référant aux sources écrites arabes. Quel est le statut de la parenté chez les commentateurs arabes et quelles sont les modifications qu'y a apporté l'Islam? Conte montre que l'unanimité est loin de régner dans les interprétations des différentes écoles; il nous montre aussi que les injonctions du Prophète n'ont pas résolu les contradictions inhérentes au système.

Comme le dit l'éditeur dans sa préface, plusieurs thèmes sont évoqués dans ce livre : l'usage de la métaphore parentale pour penser le réel, d'une part, et, de l'autre, pour faire de l'identité en créant des usages qui peuvent sembler bizarres mais qui visent à surmonter des contradictions en façonnant des identités idéologiquement acceptables au sein de systèmes soumis à des tiraillements constants entre les statuts antinomiques de parents et d'affins, comme le sont les membres des sociétés qui pratiquent les mariages entre consanguins. Chaque solution à ces problèmes montre qu'il s'agit d'une méditation — suivies de médiations — sur le bon équilibre qu'il

faut garder entre ces deux constituants de la personne. L'ensemble est intéressant à plus d'un titre et l'introduction ouvre sur de nouvelles questions et de nouvelles perspectives relatives à la place à donner à ces représentations de la parenté et, surtout, à leur fonction, un problème dont la solution n'est pas évidente.

*Amerindia, revue d'ethnolinguistique et amérindienne*, no 17, 1992.

Par Gilles Brunel

GBAL, Université de Montréal

Ce numéro inclut des articles de linguistique et d'autres centrés sur des préoccupations ethno-historiques. Nous insisterons plutôt sur cette deuxième catégorie de contributions.

Nous signalons le travail original de M. Thonvenot sur le nahuatl historique. Grâce à l'informatique, il a su dégager des règles d'expansion, de contraction, de transformation et de génération, soit 81 règles basées sur 39 principes. L'auteur a dû mettre de l'ordre dans l'analyse des graphies, parfois de véritables « puzzles »; le mot *ihuan* signifie 14 formes différentes. L'ordinateur en prend ici pour son rhume! Un autre problème à trait à la segmentation des mots qui n'est pas constante. Finalement les paléographies peuvent varier à l'intérieur d'un mot. C'est un article captivant et précieux!

Le codex de Florence est analysé avec brio par Sybille de Perry Tourmi. Les devinettes qui sont présentées sont savoureuses. La métaphore créerait un concept nouveau. « Elle permet d'extraire des propriétés intensionnelles (sic) du mot de sens propre, en jouant sur le double présupposé » (p. 41). La métaphore selon elle s'avère plus qu'une figure de style. L'explication s'arrête là.

Dans la section « Notes de documents », Pierre Berthiaume traite des fleurs de rhétorique montagnaise. Il traite des textes de Lejeune et de Massé et du dictionnaire Sylvie. On observe que le panthéon amérindien est soigneusement écarté (p. 127). Les dieux chrétiens doivent y occuper toute la place et Manitou a dû s'incliner. Cette analyse est passionnante et fait avancer nos connaissances sur le sujet.

André Couty s'intéresse à l'éducation bilingue. La culture mathématique peut rejoindre l'amérindien